

UN POETE

XXXVII

C'est que le pain, le pain quotidien, le pain quotidien, même en Amérique, même dans la Louisiane où la canne à sucre est si douce et l'hospitalité si généreuse... C'est le problème de la vie comme partout ailleurs et souvent fort difficile à résoudre...

N'ayant pas un nom connu plus ou moins sacré par la gloire, mais un poème inédit dans sa valise, et qu'il croit tout naïvement bon, parce qu'il y a mis la meilleure part de son cœur et de sa croyance...

XXXVIII

Ah! si Alexandre Barde eût su rincer du violon! Il aurait pu alors violonner ses vers par les rues et gagner presque facilement son pain quotidien. Il n'aurait point connu, dans les premiers mois de son séjour ici, les privations douloureuses et les épreuves terribles que la fierté enveloppe dans le silence, qui vous trempent du reste en pur acier pour la lutte de la vie, et qui vous apprennent à vivre sans manger...

Seulement, comme quelques-uns pourraient le faire, n'ayant qu'une connaissance imparfaite du latin, il ne faudrait pas traduire à l'improvise à faux. Virgile, poète latin et honnête homme, bien que curieux d'Auguste, donnait à l'indirect l'impression de la sensibilité et de la dignité de l'homme et de vainqueur. Il n'avait pas la moindre idée qu'il pût avoir de l'improbabilité dans le travail. Quant au genre de travail, puisque le travail est nécessaire, en quoi pourrait-il être déshonorant, humiliant

et même ridicule. Il n'y a pas de sots métiers, dit le proverbe français, mais de sottes gens. Au reste, quand vous avez triomphé dans la lutte, lorsque vous avez acquis et conquis, étant de ceux qui comptent dans la finance et par les biens de la terre, ne comptez-vous point dans la considération publique et dans le respect de la communauté? Croyez bien qu'on vous saluera.

Et cependant, malgré son absence de goût pour le négoce, en dépit de son antipathie contre les choses de l'échange et contre le trafic, et parce que la nécessité de vivre de son travail est la loi suprême de l'honnête homme qui ne veut être ni mendiant, ni parasite, ni même voleur, Alexandre Barde se fit marchand.

On prétend même que tout se vend dans le monde, aussi bien les vieux habits que les consciences, et certains affirment que ce ne sont pas toujours les meilleures choses qui se vendent le plus cher.

Est-ce que le verbe «marchander» n'est pas un verbe usité dans toutes les langues et ne répond-il pas aux usages de tous les temps? Mais, en ces temps, en Louisiane, quand la grammaire de Noël et Chapelet existait encore, lorsque le «Télémaque» de Fénelon, malgré la passion un peu ardente de Calypso qui passait du père au fils, était le livre de lecture des enfants qui n'épelaient plus, il y avait un peu partout, pour ne pas dire partout, un indispensable «marchand» qui n'existe plus guère aujourd'hui et qui aura disparu demain.

Ce marchand d'alors, sans doute, ne faisait pas de très brillantes affaires et ne devenait jamais riche. Son commerce était assez peu lucratif et rémunérateur. Mais le dit marchand, toutefois et ordinairement, n'était pas trop mal considéré ou trop méprisé. On l'appelait volontiers monsieur, et quand il faisait partie de la maison, à cause des services qu'il y rendait, ce n'était point à la cuisine qu'il prenait ses repas, avec les domestiques. Au reste, il était blanc et ne manquait pas de dignité et d'éducation. Quant à la marchandise qu'il débitait quotidiennement, honnêtement vrai dire, et qui ne faisait de mal à personne, elle lui procurait communément le pain quotidien, les habits décentes, les souliers qui se renouvelaient, une montre et sa chaîne parfois, un pony créole dans la campagne, un fusil de chasse et des lignes à pêcher des «patassas» dans le bayou.

Car la pêche à la ligne est une distraction assez agréable, et la ligne, quoiqu'en ait dit un mauvais plaisant, n'est point «un instrument ayant une bête à ses deux bouts». Vous pouvez rimer des vers en attendant que le «patassas» morde et que le bouchon plonge.

Mais tout cela ne dit point, dans un pays de marchandises de toutes sortes, où les «marchandises sèches» ne sont pas les moins importantes, de quelle sorte de marchandises le poète Alexandre Barde fut marchand.

temps; mais nous doutons fort qu'ils puissent avoir en anglais le même esprit de bon humour, de jovialité gauloise et d'honnêteté française. Ils sont une note très gaie en français. Ils nous rappellent aussi une Louisiane passée qui fut très honnête, point pédante, simple, naïve, où tout le monde ne savait peut-être pas lire l'anglais, même le français, mais dans laquelle les avocats étaient moins nombreux et moins éloquentes, et où les docteurs, ignorants peut-être, puis qu'ils ne connaissaient point les microbes, n'avaient pas expérimenté et appliqué la quarantaine sous toutes ses formes de protection, de désinfection, d'emprisonnement et de salut public, «suprema lex», comme disaient les consuls romains.

Mais si les «participes», présents et passés, passés surtout, à cause de leurs compléments, sont une chose importante dans la grammaire française, qui est d'art de parler et d'écrire correctement, clairement aussi, il est assez peu de choses en anglais. En tout cas, si vous ne comprenez point aujourd'hui ce que fut hier le «marchand de participes» en Louisiane, nous vous dirions sans plus discuter et tout simplement ce que fut le Maître d'école ou Magister.

Or, le poète Alexandre Barde se fit maître d'école. J. GENTIL.

LES FILS DE LA Reine Victoria. Ils étaient quatre. Depuis la mort du duc d'Albany, qui s'est éteint, il y a une quinzaine d'années, sur la terre de France, à Nice, ils ne sont plus que trois: le prince de Galles, le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, plus connu sous son premier titre de duc d'Edimbourg, et enfin le duc de Connaught qui vient d'assister à nos grandes manœuvres, et qui a su si bien parler au nom des officiers étrangers, au déjeuner offert par le président de la république à l'issue de l'admirable revue qui a eu lieu sur le plateau de Gennettes.

Les trois princes anglais ont des grades dans les armées de terre et de mer de leur pays. Le prince de Galles est l'id maréchal de l'armée anglaise, colonel du 10e régiment de hussards et colonel en chef du 1er et du 2e régiment des gardes de la Reine et de la garde royale à cheval. Le prince est également amiral de la flotte anglaise. Mais c'est là un titre purement honorifique.

C'est au second fils de la Reine, au duc d'Edimbourg, aujourd'hui duc de Saxe-Cobourg-Gotha, qu'ont été dévolues les fonctions d'amiral de la flotte britannique. On se rappelle que le prince a commandé pendant assez longtemps l'escadre anglaise de la Méditerranée. Il semble que sa succession soit destinée à être recueillie un jour par le fils du prince de Galles, le duc d'York, dont la carrière de marin fut interrompue à la mort de son frère le duc de Clarence.

Le duc d'York, qui a toujours eu un goût très vif pour la marine, est revenu depuis deux ans à ses premières aspirations. On parle, dans les conseils de l'armée, de lui confier bientôt un commandement important. Epris de vastes étendues, curieux d'horizons toujours nouveaux, il a beaucoup voyagé, à l'exemple de son oncle le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, qui, au temps de sa jeunesse, alors qu'il était simple capitaine de la frégate Galatée, fit le tour du monde pour visiter l'une après l'autre toutes les colonies de l'empire britannique.

pas encore cet embonpoint que l'âge a donné à son frère aîné, il fut mervéille à cheval dans son uniforme de général. L'autre jour, à la revue de Gennettes, le prince avait une allure vraiment martiale avec sa tunique écarlate et son bicorne, qui disparaissait sous le large plumet. Le prince porta les titres de duc de Connaught et Strathearne. Il est général de l'armée anglaise, commandant le corps d'armée d'Aldershot, la ville de garnison célèbre où ont lieu les grandes revues des forces britanniques. Le duc de Connaught reçoit, en cette qualité, un traitement de cinquante mille francs par an.

Le prince a épousé, il y a une vingtaine d'années, la princesse Louise Marguerite de Prusse, fille du prince Frédéric-Charles, et dont il a eu trois enfants: la princesse Marguerite, le prince Arthur et la princesse Victoria-Patricia. La duchesse de Connaught, par sa grâce et par son esprit, par la haute distinction de ses manières, par son exquise urbanité, est une des princesses les plus accomplies de la Cour d'Angleterre. On dit que la reine Victoria a pour elle une tendresse particulière.

C'est en 1879 que le duc de Connaught épousa la princesse Louise-Marguerite de Prusse. La reine d'Angleterre a consigné dans les feuillets de son journal la visite que le jeune couple princier lui fit, au lendemain de son mariage, au château de Balmoral, où la Reine se trouvait à cette époque en villégiature. Rien de plus touchant, dans sa simplicité, que le récit de l'auguste mère racontant l'arrivée des deux jeunes époux, au devant desquels elle s'était rendue dans son impatience de leur souhaiter la bienvenue.

Le souvenir est du 5 septembre 1879. Je pars à deux heures avec Béatrice, écrit la Reine, dans le landau à quatre chevaux; les postillons en bleu, les piqueurs en rouge, Brown (le fidèle domestique) en grande tenue, et Power derrière la voiture. Nous arrivons à trois heures moins quatre, et ne descendons de voiture que lorsque nous entendons le train spécial. Deux ou trois minutes après, il arrive; notre cher Arthur (le duc de Connaught) et Louise-Marguerite mettent pied à terre; nous les embrassons tendrement et j'ai tout un bouquet de bruyère à ceux qu'elle a déjà reçus. La garde (royal écossais) est sous les armes.

Nous ralentissons, en approchant du pont de Balmoral, pour passer sous un arc de triomphe, fait de mousse et de bruyère; il porte en lettres de fleurs les inscriptions suivantes: d'un côté: «Soyez les bienvenus à Balmoral», de l'autre: «C'est mille fois» entre les initiales A. W. et L. M. Là sont assemblés tous nos gens en costume des Highlands.

«Arthur prononce quelques paroles de la voiture et le docteur Profet lui répond brièvement; ensuite, précédés des cornemuses et suivis de tout le monde, nous allons très lentement au pas jusqu'au château. A la grille, les trois jolies petites filles du colonel Clarke jettent des bouquets, dont l'un de marguerites, dans le landau. Tout le monde suit à pied... Nous mettons pied à terre. Le docteur Profet porte la santé d'Arthur et de Louisechen et l'on boit au milieu des vivats».

La reine Victoria a tenu à raconter elle-même l'arrivée du duc de Connaught et de sa jeune femme à Balmoral. C'est encore elle qui va raconter la cérémonie du «cairn» élevé, trois jours après, dans le parc du château, à l'occasion du mariage du duc et de la duchesse de Connaught. Le «cairn», dit Mme Marie Dronart, la traductrice de la reine Victoria, est un monceau de pierres que les peuples du Nord entassaient autrefois sur le tombeau de leurs chefs. L'usage s'en est continué en Ecosse, mais ce n'est plus qu'un monument commémoratif d'un événement ou d'un personnage.

gous chacun notre pierre sur ce «cairn», qui porte l'inscription suivante: ARTHUR, DUC DE CONNAUGHT ET STRATHEARNE Marié à la princesse Louise-Marguerite de Prusse, le 13 mars 1879.

«Quelques minutes après nous repartons et je descends toute la route à pied, ne remontant sur mon poney que chez le docteur Profet.»

N'est-ce pas charmant! Déjà à cette époque le duc de Connaught tournait joliment les discours. Sa mère, la reine d'Angleterre, nous le dit. C'est une habitude qu'il a gardée. L'autre jour les officiers français l'approuvaient et lui criaient: bravo! L'écho de ces applaudissements a dû aller jusqu'au prince de Galles à qui le succès de son frère a dû faire le plus vif plaisir. Le succès est une émulation. Qui aurait dit qu'on ne verrait pas, l'année prochaine, l'héritier de la couronne d'Angleterre—un Parisien authentique—suivre à l'exemple de son frère les manœuvres de l'armée française!

«Nous ralentissons, en approchant du pont de Balmoral, pour passer sous un arc de triomphe, fait de mousse et de bruyère; il porte en lettres de fleurs les inscriptions suivantes: d'un côté: «Soyez les bienvenus à Balmoral», de l'autre: «C'est mille fois» entre les initiales A. W. et L. M. Là sont assemblés tous nos gens en costume des Highlands.

«Arthur prononce quelques paroles de la voiture et le docteur Profet lui répond brièvement; ensuite, précédés des cornemuses et suivis de tout le monde, nous allons très lentement au pas jusqu'au château. A la grille, les trois jolies petites filles du colonel Clarke jettent des bouquets, dont l'un de marguerites, dans le landau. Tout le monde suit à pied... Nous mettons pied à terre. Le docteur Profet porte la santé d'Arthur et de Louisechen et l'on boit au milieu des vivats».

«Nous ralentissons, en approchant du pont de Balmoral, pour passer sous un arc de triomphe, fait de mousse et de bruyère; il porte en lettres de fleurs les inscriptions suivantes: d'un côté: «Soyez les bienvenus à Balmoral», de l'autre: «C'est mille fois» entre les initiales A. W. et L. M. Là sont assemblés tous nos gens en costume des Highlands.

«Arthur prononce quelques paroles de la voiture et le docteur Profet lui répond brièvement; ensuite, précédés des cornemuses et suivis de tout le monde, nous allons très lentement au pas jusqu'au château. A la grille, les trois jolies petites filles du colonel Clarke jettent des bouquets, dont l'un de marguerites, dans le landau. Tout le monde suit à pied... Nous mettons pied à terre. Le docteur Profet porte la santé d'Arthur et de Louisechen et l'on boit au milieu des vivats».

sa compagnie, de garde à x remparts, et ses camarades l'en récompensaient en lui r-mettant des dons en nature pour l'ambulance du Théâtre-Français. C'était avec un gros contentement que l'administrateur, E. Thierry, écrivait sur son journal: «Févre nous a apporté de la toile cirée et de la mousseline pour les cataplasmes.»

Le récit fut démenti, mais, à sa rentrée à Paris, quelques sifflets accueillirent l'acteur. On expulsa deux ou trois spectateurs et tout fut dit. La rentrée avait lieu précisément dans l'Ami Fritz, où Fevre jouait M. Cobus. Au premier acte, Sezel apporta un gros bouquet de violettes et Cobus remercia, disant: —Ce sont précisément, ma chère enfant, les fleurs que je préfère.

La violette était alors l'emblème des impérialistes. Le public souligna la réplique d'un rire discret. Ce fut tout, et l'incident fut clos.

«Févre, —Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

«Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

«Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

«Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

dioux et d'une jeunesse exquise! Mon idéal (à cet instant) eût été réalisé si, en écoutant ces voix délicieuses, j'avais pu bien voir la physionomie de mes charmantes interlocutrices... Elles partent. J'ignore leur nom. Je ne les entraverai sans doute jamais, mais je leur dois quelques minutes attendries... Là, j'ai pensé avec émotion à la Comédie-Française. En somme, l'âge mur a presque vu la réalisation de mon idéal à vingt ans. Bien à vous, COQUELIN cadet.

Presque! Vous êtes vraiment difficile, M. Cadet. Mais vous avez tout, tout ce qu'un comédien peut ambitionner. Cependant, cette Comédie-Française, M. Coquelin cadet l'a quitté d'un coup de tête en 1876, et il fit une fugue, d'ailleurs peu heureuse, au théâtre des Variétés; l'année suivante, il se hâta de rentrer au bercail, où on s'empressa de lui confier les meilleurs rôles et deux ans après, en janvier 1878, le Comité, finissant par où il aurait dû commencer, l'élu, à l'unanimité, secrétaire, en même temps que cette exquise et riense Jeanne Samary. Signe distinctif: est un ennemi acharné du «billet donné»; il a même écrit là-dessus une ravissante fantaisie, peut être sa meilleure et qui fait vraiment rire.

Que n'arrive-t-il pas à Londres! On y a appris dernièrement que la princesse Victoria de Galles, la propre fille du prince de Galles, la petite fille de la reine Victoria, était devenue une adepte du socialisme. Elle a dépassé la trentaine, cette originale princesse, et refusé tous les prétendants, y compris l'héritier présomptif de la couronne d'Autriche. Pourquoi? Parce qu'elle a donné l'estime de son cœur à un jeune financier qui, au lieu de ruiner des actionnaires, sauva son patrimoine de la faillite. Kara aris. —Cet homme est énergique et travailleur, dit-elle, il sera mien ou je resterai fille. A sa grand-mère, à l'impératrice des Indes, qui lui rappelait les prérogatives royales, elle a répondu: —Je n'attache aucun prix à ces prérogatives. Les distinctions sociales ne sont rien sans la valeur personnelle. Ces orateurs ont raison qui, dans les meetings populaires de Hyde Park, proclament le mérite du seul travail et des seuls travailleurs. Au prince de Galles, qui intervenait à tout tour, elle a dit encore: —Les fils de roi, les princes, les ducs... Je méprise les trois quarts des hommes que je rencontre dans vos soirées de gala. Laissez-moi épouser l'homme qui travaille et qui aime. Un ouvrier des Docks, je n'hésiterais pas à l'épouser si je l'aimais. Elle se console d'un amour malheureux par un autre amour. Ayant aimé un travailleur, elle aime les ouvriers. Vêtue de robes très simples, chaussée de grosses bottines, enveloppée d'un mackintosh, elle prend au premier matin quelque ombibus à deux pence et va dans les mansardes dans les bouges, dans les slums de Londres, visiter les misérables et leur porter des secours. Un jour même elle prit part à un meeting socialiste en faveur des droits de la femme, à Depford. La cour et la «société» s'en étonnèrent. Des lors on ne la revit plus dans les réunions officielles ou mondaines. —Je déteste la haute société, dit elle; tout le monde, hommes et femmes, y porte un masque. Dans les salons tout n'est que mensonge et hypocrisie. Et le prince de Galles, qui connaît bien la «haute vie», excuse à part lui sa fille. —Bonne femme, déclare-t-il, et même à quelques égards, grande femme. Il faut lui passer quelques bizarreries. Elle est bonne. Elle est meilleure que nous. On le lui fit bien voir. La princesse Victor a, au cours d'une de ses visites aux malheureux, avait trouvé dans un taudis du quartier de St. Paul toute une famille presque morte de faim. Les visages étaient maigres, cadavériques. Après avoir donné à manger à ces pauvres diables, elle les fit photographier. Puis elle se présenta à son père armée de ce témoignage de misère effroyable. Et elle lui dit: —C'est nous qui sommes responsables de ces souffrances. C'est nous qui devons réparer le mal social. Il y a quelque chose de mauvais dans votre royaume. Dans tous les royaumes hélas! et les républicains n'ont point atteint, elles n'ont point l'idéal de la justice. Mais il ne le faut point perdre de vue pour cela, ni se décourager, ni même se plaindre. Un peu de courage, un peu moins de cancan et nous sortirons vite du mauvais pas!

«Févre, —Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

«Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

«Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

«Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

L'IDÉAL A VINGT ANS.

Quel était votre idéal de la vie à 20 ans? L'âge mûr l'a-t-il réalisé?



FEBVRE

De la famille des bourgeois cossus qui ont fait le succès du Théâtre-Français. Fut un moment un des jeunes premiers les plus élégants de Paris, à une époque où Bressant et D-lunay faisaient beaucoup parler d'eux. Il fréquentait alors chez le coiffeur Lespès, que Villemessant avait mis à la mode, et le perruquier parisien, dans une plaque d'ivoire et qu'un amateur devrait bien offrir à Carnavalet, à ainsi depuis son client: Frédéric Fevre, —Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens.

Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur,

A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot.

Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères.

Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer!

Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent.

Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal!

Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

«Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.



COQUELIN CADET.

Les hommes gais sont presque toujours des hommes heureux—tel Coquelin cadet qui se trouve réunir le talent, la fortune, et même la popularité. Sa carrière est trop connue pour que l'on se permette d'insister. Il débuta en 1868 à la Comédie Française, le 10 juin 1868, soyons précis, dans le rôle de Pettiphan, des Plaideurs. C'était son début, mais ce n'était pas la première fois qu'il paraissait rue Richelieu, le 10 juin la tragédie en un acte, et l'année suivante, à l'épave de la tragédie en un acte.

C'était le 12 août 1867; on voit que les historiens pourront contrôler. On donnait Perrault. M. Chéry, qui remplissait le rôle du Duc, se sentit subitement indisposé au moment d'entrer en scène. Coquelin cadet se trouvait dans les coulisses, il se dévoua, et il fut tragédien pour un soir. S'en souvient-il!

Il va de soi que son idéal à vingt ans et dit tout autre: Vous me demandez quel était mon idéal à vingt ans? —D'entrer au Théâtre Français et d'être comédien au Tintamarre.

Je suis entré au Théâtre-Français à vingt ans et j'ai écrit au Tintamarre. Vous connaissez la carrière que j'ai faite à la Comédie-Française et vous savez que le Livre des convalescences, dont je suis l'auteur, a paru tout entier dans le Tintamarre. Mon idéal était de conquérir la popularité par mon travail et de faire du bien à mes contemporains en les mettant en joie.

«Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

«Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

«Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.

«Févre de talent et d'avenir. Barbe en tous les sens. Une des grandes joies de ce comédien est d'avoir été de la Comédie-Française, ce qui a dépassé son idéal. Il le dit avec une satisfaction simple: Cher monsieur, A vingt ans, quand on est sans fortune, les soucis de la vie matérielle font naître dans l'esprit l'ambition légitime de parvenir. Mais une ambition n'est pas un idéal! dans le sens propre du mot. Ce n'est que plus tard, lorsqu'on est sorti vainqueur du terrible struggle for life journalier, que commencent à se faire jour ces rêveries, ces imaginations... ces chimères. Et, puisque vous voulez bien me faire l'honneur de m'interroger à ce sujet, laissez-moi vous faire un sincère avertissement. La Comédie-Française était le seul théâtre auquel je n'avais jamais osé songer! Et c'est précisément cette noble Maison qui devait, après un passé honorable, m'assurer dans la retraite la quiétude d'un heureux présent. Avouez avec moi, cher monsieur Jean-Bernard, que si la vie m'a donné plus qu'elle ne semblait promettre, c'est que j'ai eu la bonne fortune de ne pas voir, peut-être, se réaliser mon idéal! Bien à vous. Frédéric FEBVRE, ex-vice-doyen de la Comédie-Française.